ANNALES

DU

MAGNÉTISME ANIMAL.

N° III.

HISTOIRE

DU MAGNÉTISME ANIMAL.

(Troisième article.)

Nous avons laissé dans notre précédent Numéro, Mesmer dégoûté, pour ainsi dire, par les inutiles efforts qu'il avait fait pour le triomphe de la vérité, quitter sa patrie et aller chercher le repos chez l'étranger. La renommée le précédait; cette mensongère déesse avait fait retentir l'Europe des versions les plus opposées: les uns l'admiraient sur parole et l'attendaient avec une vive impatience; les autres, trompés par des récits calomnieux, avaient déjà prononcé leur jugement, et ne

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

le considéraient que comme un habile charlatan. D'une part, on le peignait comme victime de l'intrigue ; de l'autre, comme un homme dangereux qu'un ordre supérieur forçait à quitter sa patrie.

Depuis long-temps on ne parlait à Paris que de Mesmer, lorsqu'il y arriva dans le mois de février 1778. A peine eut-il mis pied à terre, qu'il fut assailli d'une foule de personnes qui venaient le consulter.

Ce début flatta d'abord sa vanité ; mais il put facilement voir par la suite que la curiosité superficielle, cette curiosité inquiète qui veut tout voir sans rien approfondir, est le goût dominant de notre chère capitale.

Cependant, entouré de savans et de médecins, Mesmer se vit insensiblement engagé à rendre son système public. Il fit, à ce sujet, plusieurs ouvertures à l'Académie des sciences ; mais cette Académie, prévenue par les bruits publics, ou n'aimant pas ce qui venait du dehors (goût qu'elle a toujours conservé), ne lui fit que très-peu ou même point d'accueil. Le Français, si léger, si changeant, toujours prêt à adopter les modes et les vêtemens des étrangers, devient d'une inflexible roideur dès qu'il s'agit d'opinions scientifiques

ou littéraires. La conduite de l'Académie des sciences pouvait donc se prévoir aisément ; mais ce qui est impardonnable, c'est la légèreté avec laquelle les savans, en général, ont traité une découverte qui promettait les plus utiles résultats.

M. le Roi, directeur de l'Académie des sciences, ayant assisté, chez Mesmer, à plusieurs expériences, et y ayant porté assez d'attention pour s'assurer de leur réalité, parut prendre intérêt à cette découverte, et proposa sa médiation auprès de sa compagnie.

Mesmer accepta cette proposition, lui remit les assertions relatives à son système, et convint d'un jour où il se rendrait à l'Académie pour être témoin du rapport. Il y fut exact. Je ne saurais donner une qualification convenable à la conduite de la société ; elle ne voulut pas souffrir qu'on abordât la question. Lorsqu'un corps établi pour les progrès des sciences se comporte d'une manière aussi injurieuse et compromet la nation qu'il représente dans sa partie littéraire, que ne peuvent se permettre les particuliers, qui ne doivent compte à personne de leurs opinions ! L'Académie pouvait croire Mesmer dans l'erreur ; mais cette erreur n'était point de celles

qu'on méprise; la signaler, la réfuter, en prouver les conséquences dangereuses, était alors son devoir.

Mesmer se retira, très-peu satisfait de sa démarche. Quelques jours après il vit plusieurs membres de l'Académie, se plaignit amèrement, et reçut ces excuses légères que la politesse française sait toujours rendre sans répliques. Il fit encore devant eux plusieurs expériences; ils furent convaincus; mais ils lui avouèrent ingénuement qu'ils n'oseraient rendre compte à l'Académie de ce qu'ils avaient vu, dans la crainte qu'on ne se moquât d'eux. C'est ainsi que la crainte du ridicule est un des principaux mobiles des Français. Ils lui proposèrent de se charger du traitement de plusieurs malades, dont, dirent-ils, la guérison attesterait la vérité de sa découverte d'une manière victorieuse.

Mesmer rejeta d'abord ce moyen; son intention n'avait jamais été, en quittant sa patrie, d'élever des discussions en pays étranger; mais à la fin, piqué de quelques sots argumens, il s'engagea, comme par défi, à traiter quelques malades. La Faculté de Médecine n'avait point encore, à cette époque,

déclaré judicieusement que les guérisons ne prouvaient rien.

Après avoir fait constater par des médecins de la Faculté l'état de plusieurs malades, Mesmer se retira avec eux au village de Créteil, à deux lieues de Paris, et ne s'occupa plus qu'à leur donner des soins. Enfin il envoya, quatre mois après, la lettre suivante à l'Académie :

A M. le Roi, directeur de l'Académie des sciences de Paris.

Creteil, 22 août 1778.

« J'ai eu l'honneur, Monsieur, de vous en-
« tretenir plusieurs fois à Paris, en votre
« qualité de directeur de l'Académie, du
« MAGNÉTISME ANIMAL. Quelques-uns de
« messieurs vos confrères ont eu aussi des
« conférences avec moi sur ce principe. Son
« existence vous a paru sensible par les épreu-
« ves que j'ai faites sous vos yeux et sous les
« leurs. Je vous ai remis mes propositions
« sommaires pour être communiquées à l'A-
« cadémie ; j'ai aussi laissé à M. le comte de
« Maillebois un Mémoire relatif. Vous m'avez
« paru l'un et l'autre désirer qu'aux preuves

« de l'existence, je joignisse celles de l'utilité;
« j'ai entrepris, en conséquence, le traite-
« ment de plusieurs malades, qui ont bien
« voulu, pour cet effet, se rendre au village
« de Créteil, que j'habite depuis quatre mois.

« Quoique j'ignore encore, Monsieur, la
« façon de penser de l'Académie sur mes pro-
« positions, je m'empresse de l'inviter, par
« votre médiation, et vous même aussi parti-
« culièrement, Monsieur, à constater l'utilité
« du *Magnétisme animal*, appliqué aux ma-
« ladies les plus invétérées, leurs traitemens
« devant finir avec ce mois. J'ose espérer que
« vous voudrez bien me transmettre les inten-
« tions de l'Académie, en m'indiquant le jour
« et l'heure où ses députés voudront bien
« m'honorer de leur visite, afin que je me
« mette en état de les recevoir. C'et avec des
« sentimens de la plus parfaite considération
« que j'ai l'honneur d'être, Monsieur, etc. »

L'Académie ne jugea pas à propos de ré-
pondre!....

A.

(La suite au prochain Numéro.)

CURES.

Nous offrons à nos lecteurs un fait extraordinaire, mais constaté ; c'est le récit fidèle qu'une somnambule magnétique a fait de l'accroissement de sa grossesse, depuis l'époque de 42 heures de la conception, jusqu'au cinquième mois. Nous ne nous permettrons aucune réflexion sur le système ovaire qu'elle adopte ; c'est aux naturalistes qu'appartient toute discussion à ce sujet, et nous nous empressons de leur présenter un fait digne de leur attention.

Si cet ouvrage ne devait être lu que par des gens de l'art, nous n'aurions fait que copier le manuscrit tel qu'il nous a été communiqué; mais devant se trouver entre les mains de tout le monde, nous avons cru nécessaire de séparer du texte et de donner en latin quelques passages qui se rapportent entièrement à la science.

Madame P..... était traitée depuis quelque temps pour des engorgemens dans le bas-ven-

tre ; elle était somnambule, et sa guérison totale arrivait à grands pas, lorsque sur la fin de son traitement elle devint enceinte. Nous allons rendre compte de ce qui se passa depuis cette époque, par séance, ainsi qu'on nous l'a communiqué. C'est son magnétiseur qui parle.

PREMIÈRE SÉANCE.

42 *heures après la conception. — 7 avril.*

« Madame P..... était dans un des sommeils magnétiques qu'elle avait indiqué à différens intervalles sur la fin de son traitement, lorsque tout-à-coup elle me dit : *Il se passe en moi quelque chose d'extraordinaire, et il se fait dans mon état un grand changement. Il faut que je cesse toute espèce de remèdes.* Quelques momens après elle ajouta : *Je crois que je suis grosse ;* mais le plaisir que lui faisait cette découverte et la crainte de se tromper (car elle désirait beaucoup avoir des enfans), l'avaient un peu troublée et agitée. Je parvins sans peine à la remettre et à la calmer, et alors je l'interrogai de nouveau et lui dis de bien s'assurer du fait ; elle me répéta la même chose. *Je vois très-distinctement*, ajouta-t-

elle, *un des petits œufs contenus dans l'ovaire du côté droit, qui est descendu dans la matrice ;* il est enveloppé du principe fécondant (1); *il se forme autour de lui un petit cercle de la même matière, et il en est entré par une petite ouverture dans le milieu de l'œuf qui, par ce moyen, à été fécondé, et voici comment* le principe fécondant (2) *s'étant emparé du petit œuf, et l'ayant entièrement enveloppé, sa chaleur, au bout d'un certain temps, l'a fait éclore, et pour ainsi dire éclater : aussitôt* la vie *est entrée dans l'œuf, et il s'est établi au même moment et à cette même ouverture, un courant magnétique que l'on pourrait prendre pour un cordon très délié et qui, passant sous le nombril et l'estomac, se partage alors en trois branches, dont deux vont dans chaque sein et la troisième se termine à la tête.*

« On verra, dans les séances suivantes, de quoi est formé ce *courant*, et le travail auquel il est destiné; car il doit jouer un grand rôle pendant tout le temps de la grossesse. On peut assurer, sans crainte de se tromper, qu'il faut tout au plus 42 heures pour que le petit œuf soit éclos, puisque madame P..... rend compte

(1) *Mariti mei semine circunfunditur.* (2) *Virile semen.*

de ce qu'on vient de dire, 42 heures après avoir conçu.

« Madame P..... a ajouté que le *courant* dont nous venons de parler, en arrivant sous le nombril, où se réunissent une grande quantité de vaisseaux sanguins du bas-ventre, a sur-le-champ arrêté le travail des *règles;* cependant, comme ce travail était déjà fort avancé à l'époque où madame P..... est devenue enceinte, elles ont paru, mais avec beaucoup moins d'abondance. Ce courant, en soulevant la poche de l'estomac, cause, à ce que m'a dit de plus madame P....., le vomissement d'une partie des alimens, ou les réduit en salive; car toute la nourriture que prend la mère au commencement de la grossesse est inutile à la formation de l'embryon, lequel recevrait trop de suc; mais comme il peut arriver qu'il en ait besoin plus ou moins, et que cela dépend du tempérament et de la constitution des différens individus, il arrive qu'il y a des mères qui ne vomissent pas, ou qui salivent très-peu, ou même point du tout; et ce surplus passe par la transpiration, ou s'échappe par d'autres voies. Madame P..... a salivé avec beaucoup d'abondance dès le quatrième jour de sa grossesse.

« D'après ce qu'on vient de lire, on ne peut révoquer en doute le système de plusieurs savans médecins, sur l'existence des ovaires dans le corps de la femme. Madame P....., qui avait beaucoup d'engorgement dans le bas-ventre, en avait aussi dans la partie où sont situés les ovaires; elle m'a dit constamment dans tous ses sommeils, qu'elle les voyait placés des deux côtés au-dessus des trompes de fallope, et que chaque ovaire était comme partagé en deux lobes, et qu'il pouvait contenir environ 30 petits œufs gros comme un pois (1). »

---

(1) *Cuncta quidem fæmineo semine circumfusa madent, cumque, ad congressum viri, fæmina movetur, tunc etiam, veluti attractu quodam, ejusdem seminis aliquanta pars, fallopii tubis prorumpens, ex istius modi ovis secum trahit unum quod ad uteri orificium adductum, virili semine de repentè corripitur ac circumfunditur, subindè que tantum brevissimo temporis articulo, ut superius expositum fuit, fecundatur ovum, defluvium de quo diximus convalescit, ad demùm generationis mirum opus conficitur.*

Quibus quidem ità expositis, diversa quæ obstant impedimenta quominùs individua plurima sint feracia evolvere pronum est, in ovariis, exempli gratiâ obstructiones aut fallopii tubis : in prioribus quidem ova pusilla, ut potè undequaquè compressa, in posterioribus vero, ab aditu ad uterum interclusa, pro-

DEUXIÈME SÉANCE.

Huitième jour de la grossesse. — 13 *avil.*

« Madame P....., dans son dernier sommeil, avait indiqué qu'il serait nécessaire de la mettre en *crise* à-peu-près tous les huit jours, pour voir l'état et les progrès de sa grossesse, et que néanmoins il faudrait la magnétiser dans l'intervalle, si elle ressentait des douleurs ou malaises considérables ; elle avait absolument abandonné, dès la dernière séance, tous les remèdes qu'elle faisait encore pour

---

ruere non valeant necesse est. Cujus generis adversi casus non rarò delicatis mulieribus obveniunt quæ aut vel langore, vel laterum dolore laboraverint, eâ autem explanatione, mirum in modum probatur quàm verax certum que sit illud adagium quo veteres consueverunt adolescentulos corripere cito cales nimium non generaveris. *Si etenim virilis ejectio fœmineam antecesserit, quo pacto ovum pusillum quod nondum ad uteri os provehitur virili semine apprehensum correptum que fuerit, quo quidem in rerum statu, nobis persuasum sit ac etiam pro vero habitum pusillum ovum, non jam præsentiore viri virtute attractum, ab ovario non detrahi, ac merum fæminæ semen diffluere, quod pariter obvenit quoties illa, absente viro, veneris æstrum persenserit.* (Voyez page 125.)

son entière guérison, qui heureusement était très-avancée, et elle avait assuré à plusieurs reprises que le reste des engorgemens qui existaient encore dans plusieurs parties du bas-ventre, ne pouvaient aucunement nuire ni a elle ni a son enfant, et elle espérait même que ses couches achèveraient d'entraîner tous ces restes.

« Madame P..... eut beaucoup de peine d'entrer en *crise* dans cette seconde séance, mais j'y parvins enfin à force de soins et d'attention; elle me dit sur-le-champ que cette difficulté venait de ce que je n'avais pas pris auparavant un rapport particulier avec son enfant, qui était devenu un être libre et indépendant dès l'instant qu'il avait été fécondé, et que dorénavant il fallait exactement se mettre en rapport avec lui, ce qui fut fait à l'instant en appliquant une main au sommet de la tête de madame P....., d'après son indication, et l'autre sur le ventre; elle ajouta que *l'action magnétique* se communique à l'embryon par le moyen du *courant* dont nous avons parlé dans la première séance; que ce courant, qui s'établit au moment de l'explosion de l'œuf, est entièrement composé *du prin-*

cipe fécondant (1), qu'il existe dans le corps de la femme tout le temps de la grossesse, et qu'il est destiné à attirer et porter à l'embryon les sucs d'abord nécessaires à sa formation et ensuite à sa nourriture.

« *Ces sucs*, dit-elle, *sont le produit du superflu du sang destiné aux menstrues, et du surplus des digestions; et pour cela, voici le travail que fait continuellement le courant : En passant sous le nombril, où se réunissent une grande quantité de vaisseaux sanguins du bas-ventre, qui fournissent abondamment du sang à l'époque des règles, il arrête et empêche le sang de circuler avec autant d'activité et d'abondance*

(1) L'explication que donne ici madame P..... de la nature et de la formation de ces *courans*, ne me paraît point satisfaisante. Au reste, l'obscurité ne vient peut-être que d'un défaut d'attention du magnétiseur. S'il m'est permis d'établir une hypothèse, je dirai que ces courans me paraissent devoir être composés de l'*aura seminalis* et de cette substance que les uns nomment *esprits vitaux*, *fluide nerveux* ou *magnétique animal*, et qui paraît brillante aux somnambules. De nouvelles expériences faites avec soin pourront jeter un grand jour sur cette matière intéressante.

(*Note de l'Editeur.*)

qu'à l'ordinaire ; de-là passant sous l'estomac dont il soulève la poche, il fait vomir ou réduire en salive une partie de la nourriture, suivant la complexion de la femme ou la nature du principe fécondant ; *car il faut observer que la différence des douleurs qu'éprouvent les femmes pendant leur grossesse, vient du plus ou moins de difficultés que ce courant, qui forme pour la suite le cordon ombilical, trouve à s'amalgamer avec les humeurs et le sang de la mère, et on peut encore expliquer, par l'existence de ce corps étranger dans le corps de la femme pendant neuf mois, les différentes envies ou goûts bizarres qu'ont beaucoup de femmes, surtout au commencement de leurs grossesses, qui est le temps où ce courant ne s'est point encore, pour ainsi dire, identifié avec la mère, et où il éprouve d'autant plus de difficulté, qu'il y a moins de rapport entre le tempérament des deux époux.*

« Le courant qui passe sous l'estomac rencontre les vaisseaux et les nerfs qui font la trituration de la nourriture ; ils sont comme étonnés de la présence de ce nouvel hôte ; mais alors le courant s'agite, redouble d'efforts, et finit par attirer la partie d'excel-

lent chyle que ces vaisseaux auraient laissé échapper dans d'autres parties, par le travail ordinaire de la trituration.

« Madame P..... me fit ensuite la description suivante de l'embryon :

« Son petit corps commençait déjà à se développer. Il était couché sur le dos dans la longueur de la matrice ; on apercevait vers le côté droit un petit point rond destiné à former la tête ; un plus petit point dans le milieu, qui était le nombril, d'où partait le courant ; deux petites lignes effilées de chaque côté formant les bras, et une diminution sensible de grosseur vers le côté gauche de la matrice, ce qui commençait à marquer les cuisses et les jambes. Madame P..... ajouta que ce ne serait qu'après neuf semaines révolues, à dater du jour de la gro-sesse, que les formes extérieures de l'enfant seraient entièrement achevées. »

TROISIÈME SÉANCE.

2e *semaine de la grossesse. — 19 avril.*

« Depuis la dernière séance jusqu'à cette époque, madame P..... a beaucoup souffert d'un vomissement et d'une diarrhée considé-

rable. Elle a éprouvé une grande lassitude dans tout le corps, et des douleurs vives dans les cuisses, les jambes et les reins ; tous ces maux provenaient d'un nouveau travail qui s'était fait, et dont elle a donné l'explication suivante :

« *Les sucs qui étaient en abondance dans la matrice, et au milieu desquels nageait en quelque sorte l'embryon, ont été détachés de l'enfant par un cercle qui s'est établi autour de lui, et qui ne permet qu'à une partie de ces sucs de se porter vers l'enfant ; ils parviennent à lui en passant à travers ce cercle, comme des rayons qui, plus ou moins prolongés, vont former, les uns les yeux, les autres la bouche, le nez, etc. ; les rayons qui vont vers le sommet de la tête, y pénètrent pour former l'intérieur.*

« Madame P..... aperçut aussi un petit point noir, destiné sans doute à former le miroir de l'œil ; les rayons qui partaient du point opposé, allaient former les parties naturelles de l'enfant, et dès ce moment elle crut pouvoir assurer que ce serait un garçon ; enfin elle ajouta : *Les rayons qui partent des deux autres côtés de la matrice vont former et dessinent, en se rencontrant, la forme et l'é-*

lévation de la poitrine, et d'autres, en diminuant sensiblement de longueur, forment l'arrondissement du corps ; ce travail est admirable, et il est impossible de le décrire.

« L'embryon était couché sur le dos, comme la dernière fois ; mais elle distinguait mieux les deux longues raies à la place des bras, ainsi que l'élévation de la poitrine.

« Le travail dont nous venons de parler est de nature à faire craindre une fausse couche, si dans certains cas on ne prend les précautions suivantes : Il faut que la mère garde le lit tout le temps qu'elle ressentira (si elle les ressent) de fortes douleurs dans les cuisses et dans le bas-ventre ; qu'elle évite avec grands soins de ne rien porter de lourd, de ne rien tirer à elle de pesant, et de ne porter aucun poids sur les genoux ; elle aura grand soin d'avoir toujours les jambes étendues, au moins élevées sur un tabouret, et sur-tout de ne jamais les tenir pendantes. Ces douleurs se font ressentir, et ce travail s'opère vers le douzième ou quinzième jour de la grossesse. »

QUATRIÈME SÉANCE.

3e *semaine.* — *24 avril.*

« Madame P...... me fit ainsi la description de l'état de l'enfant :

« *L'enfant est couché sur le dos, les pieds sont formés, ainsi que les bras, mais les mains ne le sont pas encore ; son front est très-élevé, ses yeux fendus, son nez presqu'imperceptible ; je n'aperçois encore ni l'intérieur des yeux, ni les oreilles, ni la forme du menton ; l'intérieur de la tête n'est point encore fait, et les rayons n'ont travaillé qu'au sommet ; ces rayons sont bien moins forts, moins actifs, et plus rares que dans la dernière séance ; les sucs que contenait la matrice sont aussi beaucoup diminués ; il se prépare un nouveau travail. Le cercle existe cependant encore autour de l'enfant.*

« Elle me dit alors qu'elle voyait très-distinctement le *cordon ombilical* (1) qui partait

---

(1) Le *cordon ombilical* ne se forme que vers la fin du deuxième mois de la grossesse. Ce que madame P.... prenait pour lui était sans doute le mélange des sucs et

du nombril de l'embryon, et auquel aboutissaient trois *courans magnétiques*, dont l'un, comme nous l'avons dit plus haut, se terminait au sommet de la tête, et les deux autres aux seins : ces derniers courans portent dans les seins le superflu des sucs qui sont dans le cordon, et déjà même il arrivait au-dessous du poumon, par ces deux courans, une vapeur de suc, pour dédommager ces parties d'une plus grande quantité de sang qui y circulait avant la grossesse, et pour servir en même temps de préparation aux parties destinées à recevoir le lait.

« A cette époque, les sucs de la mère commençaient à mieux s'amalgamer et s'identifier avec le cordon qui les conduisait vers l'embryon : ils entraient dans son intérieur par le nombril, et ils allaient former la poitrine, l'estomac, les intestins, et enfin tout l'intérieur de son petit corps. »

« Si la mère souffre beaucoup, me dit madame P....., si elle ressent sur-tout des chaleurs, ou qu'elle ait des raisons de croire

---

de la semence qui, donnant de la consistance au *tronc du courant*, le faisait apparaître sous la forme d'un cordon. (*Note de l'Editeur.*)

que son sang ou celui de son mari n'est point assez balzamique, qu'il y ait de l'acrimonie, elle fera usage du sirop suivant, qu'elle boira avec de l'eau :

« *On prendra une bonne poignée de* FLEURS D'ÉTAMINE, *à leur défaut, autant de* FLEURS D'AMANDES DOUCES, *et une petite pincée de* CAMOMILLE; *on fera bien bouillir le tout dans une chopine d'eau ; quand elle sera suffisamment chargée, on coulera, on y ajoutera un gros de* SEL DE NITRE *avec un quarteron de* SUCRE, *et on fera le sirop* (1).

« Ce sirop, très-balzamique et adoucissant, est propre à corriger les sucs destinés à former l'enfant. »

CINQUIÈME SÉANCE.

4e *semaine. — 2 mai.*

« *L'enfant, me dit madame P......, a changé de position ; il est toujours couché en long, mais il s'est mis sur le côté droit ; de sorte que le cordon ombilical s'arrondit un peu par-dessus son petit corps, ayant été*

---

(1) Si l'on peut se procurer les fleurs d'étamine, il ne sera pas nécessaire alors d'ajouter la camomille.

*obligé de céder pour lui laisser prendre cette nouvelle position ; je distingue la fente des yeux et de la bouche, je vois son nez, son menton, une oreille, le front paraît moins élevé ; ses petits bras sont formés et serrés le plus près possible de son corps ; je distingue la séparation des doigts, ainsi que la formation des pieds. Il n'est plus entouré du cercle dont j'ai parlé il y a quinze jours ; tous les sucs qui passaient à travers, se sont portés vers les parois de la matrice, et forment un nouveau cercle épais, destiné à devenir l'enveloppe de l'enfant, appelée l'*arrière-faix. *Plus la matrice s'étendra et se dilatera à proportion que l'enfant prendra de l'accroissement, plus aussi cette enveloppe diminuera d'épaisseur, en sorte qu'elle finira bientôt par devenir une membrane très-fine qui enveloppera l'enfant, et le contiendra dans les diverses positions qu'il pourra prendre.*

« Ce nouveau travail cause ordinairement différentes douleurs à la mère, suivant sa complexion ; il a occasionné à madame P..... beaucoup de douleurs dans tout le bas-ventre, et a renouvelé des envies de vomir (1).

(1) Dans ces cas-là, conseille madame P..., si l'es-

« Les sucs de la mère s'étaient alors parfaitement amalgamés avec le cordon qui travaillait toujours sous le nombril, pour empêcher le sang destiné à passer par les règles, de se rendre dans la matrice; cependant, à cause de la délicatesse et de la faiblesse extrême de toutes les parties du bas-ventre, madame P...... craignit que ses règles ne parussent, et dans ce cas, elle recommanda de lui faire garder exactement le lit, et éviter tout effort (1). »

---

tomac est relâché et manque de tonique, on prendra, quelques heures après dîner, du sirop de cassis; si, au contraire, on se trouve échauffé, et qu'on ressente des mouvemens de bile, on boira de même, l'après-dîné ou le matin, un verre de petit lait.

(1) On ne peut mieux nommer le travail du cordon qu'un travail d'amour, car il recherche et attire continuellement les sucs de la mère pour les porter à l'embryon. Plus ce travail se fait avec facilité, et plus les sucs, à leur tour, aiment et recherchent le cordon; plus aussi l'enfant acquiert de force et de santé. Cela peut aisément se comprendre, puisque deux pouvoirs réunis et qui agissent de concert, ont nécessairement plus de force et de moyens.

Ce cordon est là comme pour veiller à la conservation de ce dépôt précieux; il est en quelque sorte son protecteur; aussi est-il jaloux des moindres sensations,

SIXIÈME SÉANCE

5e *semaine.* — 10 *mai.*

« Madame P..... était à la veille d'avoir ses règles, ainsi qu'elle l'avait pressenti : cet acci-

---

des moindres choses qui n'auraient avec lui un rapport direct ; on doit m'entendre. Mais, ô hommes qui savez apprécier la gloire d'être père, apprenez que s'il faut en ce moment modérer des désirs trop impérieux, vous devez les remplacer en redoublant de tendresse et de soins pour cette épouse qui va doubler votre existence, et qui a besoin de ce secours pour l'aider à supporter les douleurs de son état ; *par cette conduite, vous les diminuerez considérablement ;* et plus vos cœurs seront unis, plus vous aurez à vous promettre du fruit de votre amour. Si malheureusement, ce qui n'est que trop ordinaire, l'harmonie et la bonne intelligence n'existent pas entre les deux époux, que cette époque soit au moins celle de leur réconciliation ; qu'ils songent à leur enfant ; car leur réunion, au moral, est au moins aussi nécessaire pour achever sa formation, que celle au physique l'a été pour la commencer. Ce motif doit être assez puissant pour leur faire oublier quelques petites tracasseries de ménage, souvent très-faibles, qui dégénèrent en habitude, finissent par refroidir et éloigner des époux qui étaient faits pour être heureux.

Au reste, les animaux nous donnent à ce sujet une

dent était inévitable. Depuis plusieurs jours elle éprouvait de violens maux de tête causés par le dérangement qu'éprouvait le cordon dans son travail, et qui se faisait sentir par le courant magnétique aboutissant à la tête. Une grande partie du sang se portant vers le bas-ventre, les sucs avaient beaucoup plus de peine à s'introduire dans le cordon, et à arriver jusqu'à l'embryon qui, n'en recevant

---

belle leçon; ne craignons pas de suivre leur exemple; car ils n'écoutent et ne suivent que l'instinct et la voie de la nature, qui n'égara jamais. Voyez cet animal furieux et terrible, souvent l'effroi de toute une contrée, s'adoucir et s'humaniser en quelque sorte aux approches du printemps; il est inquiet; la nature, cette mère prévoyante qui, dans tous les êtres, a multiplié jusqu'au miracle, les principes de vie et de fécondité, lui fait sentir plus impérieusement la loi de se reproduire: il cherche une compagne; aussitôt que celle-ci a reçu le gage de son amour, ne croyez pas que, satisfait ou dégoûté par la jouissance, il l'abandonne et aille porter ailleurs son inconstance; non, il ne la quitte plus; il veille nuit et jour, la protège et pourvoit à tous ses besoins; mais il se garde bien de troubler le travail de la nature et de chercher à satisfaire des désirs encore mal éteints, il n'y songe plus, et n'est occupé uniquement qu'à tout disposer et préparer pour recevoir, nourrir et élever le fruit de leur amour.

plus suffisamment, était très-maigre et languissant ; il avait grandi considérablement, et la matrice ne se trouvant pas assez dilatée pour le contenir, il avait les jambes pliées ; ses talons, d'un côté, touchaient au bord de la matrice, et la tête était placée au côté opposé vers la pointe qu'elle fait, de manière qu'à proportion que le corps grandit et se développe, l'effort que font les pieds contre les parois de la matrice, force la tête à s'approcher de plus en plus vers l'extrémité opposée. Il avait les mains appliquées sur ses joues.

« Cet état languissant de son enfant, causa à madame P..... beaucoup d'inquiétudes intérieures qui se manifestaient par de petites convulsions, vu la faiblesse de ses nerfs; elle ressentait encore beaucoup de douleurs dans le bas-ventre, causées par l'inégalité de la circulation du sang, qui tantôt s'arrêtait, tantôt s'échappait de ces parties; le mal de tête était aussi considérable, et devait durer jusqu'à ce que la circulation du sang fût parfaitement rétablie. Mais comme elle ne s'occupait uniquement que de son enfant, elle indiqua le sirop suivant, propre à faciliter l'arrivée des sucs vers l'embryon :

« On prendra *trente grains d'ipécacuanha, une très petite pincée de fleurs de pavots, une poignée de capillaire ;* on fera cuire le tout dans une demi-bouteille d'eau : quand l'eau sera suffisamment chargée, on coulera et on fera le sirop avec un quart de sucre. On en prendra de temps en temps une cuillerée à café, quelques heures après le dîner et le matin, si on se sent l'estomac chargé. Les personnes robustes pourront en prendre une cuillerée à bouche. »

SEPTIÈME SÉANCE.

6e *semaine.* — 14 *mai.*

« Madame P..... a eu ses règles depuis la dernière séance ; elles ont coulé avec assez d'abondance. Lorsqu'elle fut en crise, elle me dit *qu'elle ne saurait trop prendre de précautions pour éviter une fausse couche, parce qu'elle avait les ligamens de la matrice extrêmement faibles.* Il lui faut donc les plus grands ménagemens, un grand repos et une parfaite tranquillité, et, à la moindre souffrance, garder le lit ou la chaise longue.

Elle me dit de plus qu'il faudrait bientôt

s'occuper de préparer avec soin les seins, pour éloigner les accidens si ordinaires dans cette partie, et qu'elle ne peut espérer d'heureuses couches (qui plus que tout autre remède achèveront de la rétablir entièrement) qu'en fortifiant dans toutes ses parties le système nerveux très-affaibli chez elle. Au reste, comme elle est parfaitement saine, elle espère que son enfant, s'il n'est pas très fort, sera dumoins bien constitué. Elle ajouta qu'il fallait qu'elle combinât sa nourriture et faire un mélange d'alimens chauds et froids, afin d'éviter le relâchement et la suite des maux qu'occasionnent aux nerfs une trop grande chaleur intérieure, et qu'elle ne saurait mieux faire que de prendre du lait d'ânesse.

« A cette époque, qui était le 39e jour de la grossesse, les poumons commençaient à acquérir la dilatation nécessaire pour recevoir bientôt les sucs destinés à former le lait ; au total, les fonctions se faisaient aussi bien qu'on pouvait le désirer dans l'état de délicatesse de madame P...., qui d'ailleurs était assez contente, et bien plus satisfaite que lors de la dernière séance.

« L'enfant s'était roulé comme une boule, la tête dans ses mains et appuyée sur ses genoux,

et les jambes appliquées contre les cuisses ; il s'était placé dans un coin de la matrice.

P. de la C.... ,
Ancien capitaine d'artillerie.

(La suite au prochain Numéro.)

Le phénomène de la fécondation, ainsi présenté, est du plus haut intérêt, et semble fait pour réunir les opinions divisées jusqu'ici sur cet important objet.

D'abord, il est d'accord avec le sytème des œufs, sytème le plus généralement reçu, et qui doit l'emporter, ne fût-ce qu'en suivant l'analogie, *la nature emploie toujours les mêmes lois pour répéter les mêmes effets ;* axiome important, et qui seul éclaire plus que tous les raisonnemens écoulés ou de la prévention ou de la mauvaise foi.

Mais ce qui appelle sur-tout l'attention du philosophe, est de trouver ici des phénomènes dont le résultat est de réaliser cette grande loi de l'univers, que tout étant à l'état fractionnaire, *tout tend à se compléter.* En effet, la femelle, dans sa matrice, possède *la*

terre vivante, où se trouve le germe, *sui generis. La vie n'appartient point à la terre*, il lui faut le soleil *fécondateur;* voilà le mâle. Ils sont complément l'un de l'autre, et c'est de ce complément que résulte un *fruit.*

Nous voyons ici, comme dans les ovipares, une masse d'œufs retenus par leurs pédoncules ; ces œufs, pour être vivifiables, doivent atteindre, par le seul effet d'une végétation, comme dans tous les ovipares, un certain degré *de maturité*. L'acte provoque les contractions de la matrice, phénomène remarquable, et jusqu'ici trop méconnu, puisque c'est par lui que se détermine la séparation du fruit *des arbres auxquels ils sont attachés*. Ce *fruit* humain détaché serait resté à sa place ; il fallait un fluide pour le charoyer, et il fallait que le fluide fût vivant, pour transporter l'œuf à la rencontre du principe *vivifiant;* et ici l'attrait de l'œuf, et celui de l'*aura vitalis*, est le même que celui qui a attiré et réunis leurs auteurs ; il se fait donc une véritable union copulative entre la *forme* et la *vie*, qui réagissant l'un sur l'autre, se modifient et donnent la raison des ressemblances, selon que la forme ou puissance contractile a résisté à la force expansive qui,

par sa nature, tend à modifier la *forme.*

La grosseur des œufs ne peut choquer personne; car je conçois qu'on peut objecter que madame P..... voit faux, et que si les œufs étaient aussi gros qu'elle les voit, il n'y aurait pas de doute sur un fait contesté depuis si long-temps; mais je ferai observer que l'état samnambulique doit présenter le mode de voir bien différent de ceux de la veille, et il me suffit, pour prouver cette assertion, de demander si un homme qui considère un boulet en ignition dans une chambre obscure, si, dis-je, le boulet ne lui paraît pas gros *de toute sa force rayonnante* qui, formant son atmosphère, fait corps avec lui. Je ne peux trop le répéter avec les magnétiseurs, consentons donc à croire qu'il existe autre chose que ce que nous *voyons* et nous *touchons*, et que ce que nous touchons, peut être vu avec et sous d'autres conditions que celles sous lesquelles ils nous apparaissent. Nous en trouvons un exemple remarquable ici même, dans le *courant*, en forme de cordon, *courant magnétique* si curieux et si *explicateur*, et qui ouvre l'intelligence pour rendre raison des bizarreries connues sous le nom d'*envies;* car tout courant est mouvement, et tout effet

provient d'une cause : or, toute cause est mouvement, et le phénomène n'est que la manifestation de *la cause* appliquée sur tel ou tel lieu.

(*Note de M. de J....s*)

Plusieurs de nos souscripteurs nous ayant rappelé que dans notre premier Numéro nous avions promis la description des procédés magnétiques, nous les prévenons que nous nous acquitterons de cette promesse dans le prochain Numéro, et nous tâcherons de donner à ce travail un degré d'utilité de plus, en indiquant la marche que l'on doit suivre avec les personnes qui, ne devenant pas somnambules, et ne pouvant par conséquent guider leurs magnétiseurs, ont cependant besoin de quelques remèdes internes pour aider l'action du Magnétisme.

ANALYSES D'OUVRAGES, THÉORIES, etc.

DE LA CLAIRVOYANCE DES SOMNAMBULES.

Je ne me propose de prouver, dans cet article, ni la réalité du somnambulisme, ni celle des phénomènes inexplicables qui accompagnent cet état singulier. La pratique du Magnétisme étant aujourd'hui très-répandue, les somnambules ne sont pas rares, et les hommes qui voudront de bonne foi fixer leur opinion sur ce sujet, en trouveront aisément le moyen. Il faut, à la vérité, qu'ils s'engagent à suivre un traitement pendant une quinzaine de jours; mais l'importance du phénomène, les témoignages nombreux de ceux qui, depuis trente ans l'ont observé dans toute l'Europe, méritent bien qu'on sacrifie un peu de temps pour le vérifier et pour en examiner les circonstances. Je veux seulement exposer quelques réflexions sur la clairvoyance qui accompagne souvent l'état de somnambulisme, et sur le degré de confiance que méritent les assertions

des somnambules, sur-tout relativement à la guérison des maladies.

Depuis que j'ai publié mon *Histoire critique du Magnétisme*, plusieurs malades, à qui la médecine n'avait procuré aucun soulagement, se sont adressés à moi pour que je leur fisse consulter des somnambules : je leur ai répondu que je n'en avais point à ma disposition, que je pouvais en indiquer, dont la bonne foi était au-dessus du soupçon, et qui étaient magnétisés par des personnes dont la droiture et le bon sens m'inspiraient de la confiance ; que cependant je leur conseillais de ne s'en rapporter à eux, qu'après avoir soumis leurs consultations à l'examen d'un médecin éclairé.— On m'a cité des guérisons surprenantes opérées par des somnambules. Je n'en doute pas, ai-je répondu ; j'en ai vu moi-même de semblables : mais j'ai vu aussi bien des méprises ; et je pense qu'on ne saurait apporter trop de réserve et de prudence dans l'emploi d'un moyen occulte, et dont l'infaillibilité n'est pas démontrée.

On sait que les somnambules peuvent être égarés par l'enthousiasme du magnétiseur ; qu'ils se trompent lorsqu'on les presse de parler ; que leur attention se fixant quelque-

fois sur l'organe le plus lésé, ils ne voient pas d'abord la complication des maux : on sait que leur clairvoyance n'est pas tous les jours la même, qu'elle s'affaiblit lorsque le somnambulisme a été long-temps prolongé, qu'elle se dissipe ordinairement après la guérison, qu'elle peut être troublée par des circonstances étrangères et imprévues: on sait enfin qu'il ne faut point s'en rapporter à des somnambules qui trouveraient quelque intérêt à faire une consultation, et que le magnétiseur ne doit jamais permettre qu'on leur donne la moindre marque de reconnaissance (1). Les inconvéniens qui naissent du défaut de précautions à cet égard, peuvent donc être évités. Mais n'y a-t-il pas d'autres raisons de ne point accorder une confiance aveugle aux somnambules, à ceux même qui ont le plus de lucidité, à ceux dont le magnétiseur est assez sage pour n'exercer aucune influence, à ceux qui ne parlent jamais que d'après leurs sensations, et par le seul désir de rendre service?

J'ai vu des somnambules avoir des aperçus inconcevables, et connaître distinctement des

---

(1) *Voyez*, dans mon *Histoire critique du Magnétisme*, t. 1, le chapitre sur le *Somnambulisme*.

choses dont aucun de nos sens ne peut nous donner l'idée. J'en ai vu se tromper sur des choses dont nous pouvons juger par nos facultés ordinaires : j'en ai vu dont la clairvoyance était merveilleuse pour certains objets, et nulle pour d'autres : j'en ai vu qui perdaient leur faculté instinctive, par les efforts même qu'ils faisaient pour pénétrer la vérité, et pour se rendre utiles : j'en ai vu enfin qui étaient par intervalles d'une lucidité remarquable, et qui, dans certains momens, étaient extrêmement bornés.

J'ai réfléchi sur ces anomalies, et il m'a paru qu'elles tenaient à la nature même du phénomène, c'est-à-dire à la différence qui existe entre l'état de veille et l'état de somnambulisme. Je vais exposer mon opinion sur ce sujet ; je pourrais l'appuyer de beaucoup de faits : je me bornerai à en rappeler deux ou trois pour me faire mieux entendre.

Il n'est pas douteux que, dans l'état de somnambulisme, il se développe chez l'homme une faculté très-différente de toutes celles dont il est doué dans l'état de veille. A l'aide de cette faculté, il reçoit de nouvelles sensations, et conséquemment des notions qu'on ne peut acquérir par les moyens ordinaires.

Que cette faculté soit mise en jeu par la concentration du fluide nerveux dans un seul organe, comme le plexus solaire, ou par un mouvement particulier imprimé aux nerfs du cerveau, ou par une excitation de tout le système nerveux, ou qu'elle soit due à un instinct qui se réveille seulement lorsque nos sens extérieurs sont assoupis, c'est ce que je ne me permettrai pas de décider. Chacune de ces opinions est appuyée de quelques raisons, toutes sont sujettes à des objections insolubles. On peut sans inconvénient adopter telle supposition qu'on voudra. Le seul système qui me semble conduire à des conséquences dangereuses, c'est celui qui, cherchant l'explication des phénomènes dans un ordre de chose étranger à l'ordre naturel, suppose qu'une maladie ou les procédés du Magnétisme mettent l'esprit de l'homme en communication avec des intelligences supérieures. Cette théorie mystique tendrait à ramener les préjugés des siècles d'ignorance, tandis que l'observation des phénomènes du somnambulisme doit faire rentrer dans l'ordre physique la plupart des faits merveilleux qui ont servi de base à la superstition. La faculté dont je parle est naturelle à

l'homme; quoiqu'elle ne se montre pas toujours, le principe en est toujours en lui, et ce principe n'agit que lorsque les nerfs, organes de nos sensations, ont reçu une modification particulière. Voyons maintenant quel degré de certitude accompagne les notions acquises dans cet état.

Toutes nos facultés sont limitées; nos yeux ne peuvent voir distinctiment qu'autant qu'ils se dirigent sur l'objet que nous voulons connaître, et lorsque cet objet est placé à une certaine distance, et convenablement éclairé. Si vous êtes à dix pas d'une colonne cannelée, vous comptez les cannelures; éloignez-vous de quelques pas, vous voyez encore les cannelures, mais sans pouvoir en dire le nombre; plus loin, ces cannelures disparaissent; plus loin encore, vous ne savez si la colonne est cilindrique ou anguleuse; plus loin enfin, vous cessez de la voir. Vous ne pouvez de même apprécier les nuances des couleurs, que lorsque l'objet que vous regardez ne reçoit ni trop ni trop peu de lumière.

Vous écoutez une conversation; pas un mot ne vous échappe : les interlocuteurs s'éloignent peu-à-peu; vous entendez encore de quoi l'on parle, mais vous ne saisissez pas les

détails : ensuite vous n'entendez qu'un murmure ; enfin, vous n'entendez rien du tout. Un bruit étranger vous empêche également de distinguer ce qui se dit à votre portée.

Etes-vous placé entre deux instrumens dont on joue à l'unisson, vous distinguez l'un de l'autre. A une certaine distance le son des deux instrumens se confond, et n'en forme qu'un.

Il en est de même de la nouvelle faculté qui se développe dans le somnambulisme : elle a des limites, et elle ne peut nous donner des notions exactes que sur les objets qui sont renfermés dans ces limites.

Mais il y a cette différence essentielle entre l'état de somnambulisme et l'état de veille, que, dans ce dernier état, l'expérience et l'habitude nous ont appris à connaître les limites de nos facultés, d'où il suit que nous ne nous en rapportons aux notions que nos sens nous donnent, qu'autant que les objets ne sont pas hors de ces limites; tandis que nous ne savons jamais si les sensations éprouvées dans le somnambulisme sont excitées par des objets placés à portée de cette faculté.

Il y a encore une autre différence : c'est que, pendant la veille, nous nous servons à-la-

fois de plusieurs de nos sens pour rectifier le témoignage des uns par celui des autres. Le poids, la dureté, l'odeur, le son, la saveur nous aident à distinguer des corps que nous confondrions à la vue. Dans le somnambulisme, au contraire, la nouvelle faculté agit seule, et les moyens de comparaison manquent absolument; d'où il suit qu'une sensation pourrait être erronée sans que rien avertît de l'erreur.

On a dit à cela que les bons somnambules prétendent sentir parfaitement quel est le degré de leur clairvoyance; et que lorsqu'on ne les trouble point, en exigeant d'eux au-delà de ce qu'ils se jugent capables de faire, la faculté dont ils jouissent est infaillible.

Mais de ce que les somnambules le croient, s'ensuit-il que cela soit toujours vrai? Savons-nous comment ils en ont la certitude? Et dans des choses dont les conséquences sont si importantes, pouvons-nous nous contenter de simples probabilités?

Je vais citer deux faits qui démontrent que la faculté instinctive des somnambules a des limites; qu'il est impossible de deviner où ces limites sont placées, et qu'eux-mêmes ne le savent pas toujours.

Me trouvant dernièrement chez une dame dont la fille était en somnambulisme, je demandai à cette jeune personne si elle pourrait lire les yeux fermés. Je n'en sais rien, me dit-elle; il faut l'essayer. Alors j'appliquai mes doigts sur ses yeux, de manière à comprimer les paupières ; de l'autre main je lui présentai un livre, et elle lut fort bien sept ou huit lignes. Elle fut obligée de s'arrêter, parce que cela la fatiguait.

J'eus alors l'idée de faire une expérience propre à convaincre des personnes que sa mère ne m'aurait pas permis de mener chez elle. Je lui demandai si elle pourrait lire des mots renfermés dans une boîte : elle me dit que, dans une autre séance, elle en ferait volontiers l'essai. Quelques jours après je lui présentai une boîte de carton fermée, au fonds de laquelle étaient écrits, sur un morceau de papier, ces trois mots : *Amitié, santé, bonheur*. Elle tint long-temps la boîte dans ses mains ; elle éprouva beaucoup de fatigue; elle me dit enfin que le premier mot était *amitié*, mais qu'elle ne pouvait lire les deux autres. Je la pressai de faire de nouveaux efforts; elle y consentit, et me rendant enfin la boîte, elle me dit : Je n'y vois pas assez clair ;

je crois cependant que les deux mots qui suivent sont *bonté*, *douceur*.

On voit que la somnambule avait lu le premier mot, et que les deux autres qu'elle indiquait sans en être sûre, ont la même désinence, le même nombre de syllabes et de lettres que ceux que j'avais écrits ; que même le mot *santé*, écrit à la main par un grand *S*, se rapproche beaucoup de *bonté* par un grand *B*. Rien n'avait pu faire soupçonner ces mots à la somnambule. Il est évident qu'elle lisait, mais indistinctement, comme cela nous arrive lorsque nous n'avons pas assez de jour.

Le second fait prouvera que, tandis que les somnambules ont sur quelques objets une lucidité merveilleuse, d'autres objets bien plus faciles à apercevoir leur échappent entièrement, quoiqu'ils aient grand intérêt à les examiner.

Une dame de ma connaissance avait une femme-de-chambre âgée de dix-sept ans, qu'elle-même ou son mari mettait en somnambulisme avec la plus grande facilité. Cette jeune personne, qui était un peu malade et qui sentait le bien que le Magnétisme lui faisait, ne demandait pas mieux que d'être endormie ; mais elle ne se doutait nullement

qu'elle parlait pendant son sommeil, et elle n'avait aucune idée du somnambulisme ; sa maîtresse ne l'avait laissée voir qu'à moi. J'ai plusieurs fois acquis la certitude qu'elle voyait ce qui se passait dans un autre appartement, et j'ai pris, pour constater ce fait, toutes les précautions possibles. Eh bien, sa maîtresse ayant éprouvé un dérangement dans l'état habituel de sa santé, elle consulte la somnambule, qui lui dit que dans trois jours elle sera guérie. La crise qu'on attendait a lieu pendant la nuit : le lendemain la somnambule est consultée de nouveau, et elle ne s'aperçoit point du changement qui s'est opéré. Assurément la clairvoyance dont elle a donné des preuves est cent fois plus inconcevable que celle qui lui manquait.

J'ai vu les mêmes somnambules pressentir des évènemens qui se préparaient, et se tromper en étendant leur prévision vers d'autres évènemens qui semblaient bien plus faciles à deviner.

Un grand nombre d'autres exemples m'a démontré que nous ne connaissons ni la nature ni les limites de la faculté instinctive des somnambules, ni les conditions nécessaires pour que cette faculté s'exerce. Il est des

corps transparens qui, sans nous empêcher de voir clairement les objets, en changent à nos yeux la distance, la dimension, la forme et la couleur. Différentes causes peuvent de même altérer les perceptions que donne un sens nouveau, et ces causes n'étant pas connues, elles ne sauraient être écartées. Il suit de là qu'il y a une extrême imprudence à tenter de convaincre des incrédules en leur annonçant des phénomènes; car une circonstance imperceptible peut déranger la clairvoyance, et nous ne savons point si l'objet que nous voulons faire examiner est au nombre de ceux sur lesquels cette clairvoyance peut s'exercer.

Il est impossible de prévoir le résultat d'une expérience lorsqu'on en ignore la théorie; et la théorie du somnambulisme, ou la dépendance réciproque des phénomènes que présente cet état, nous est entièrement inconnue.

Nous ne savons nullement quelles notions peut donner un sens nouveau; nous sommes portés à croire que ces notions doivent s'enchaîner comme celles que nous donnent nos autres sens, et cette manière de juger est erronée.

Supposons que dans une des îles de la mer du Sud il se trouvât une peuplade privée du

sens de l'odorat (je prends pour exemple un sens qui manque à quelques individus, et dont la privation n'empêcherait pas que la société ne fût bien organisée), supposons maintenant qu'un Européen arrivât chez ce peuple, combien de choses étonnantes ne ferait-il pas? Il dirait qu'une telle fleur est cachée dans l'appartement, que telle autre s'est épanouie dans le jardin, que vous avez touché telle substance; il affirmerait qu'une boîte vide depuis plusieurs années renfermait auparavant de l'ambre ou de l'essence de rose; il indiquerait la composition de diverses liqueurs; il reconnaîtrait plusieurs corps, les yeux bandés, à une certaine distance; et cependant si on faisait des expériences sur le talent de cet homme, on le mettrait fréquemment en défaut; car des substances diverses ont la même odeur, tandis que la même substance n'est pas également odorante dans tous les instans; des fleurs semblables pour la forme ont quelquefois une odeur différente; plusieurs plantes sont odorantes ou non selon l'heure de la journée ou l'état de l'atmosphère; enfin une odeur forte empêche de sentir une odeur faible, et le sens de l'odorat s'émousse momentanément lorsqu'il a été excité quelque temps de suite.

Si notre Européen avait mené avec lui un

chien qui suivît le gibier à la piste, après avoir constaté le fait, on ne manquerait pas de dire que cet animal a le sens de la vue d'une telle finesse, qu'il aperçoit les traces ou les corpuscules que le gibier a laissé sur la terre. On ne pourrait imaginer une faculté entièrement étrangère à celles dont on est doué; et si quelqu'un la supposait, il ne concevrait pas comment elle est différemment excitée dans des circonstances semblables en apparence.

Il paraît que les somnambules, abandonnés à leur instinct, et bien conduits, ne se trompent jamais sur l'état actuel de leur propre santé, lorsqu'ils veulent se donner la peine d'examiner. La raison en est simple : tous leurs organes se trouvent dans les limites de la faculté qui s'est développée chez eux; ils sont avertis de l'existence de ces organes; ils savent toujours s'ils les voient distinctement ou non. Ils sont, si j'ose m'exprimer ainsi, en rapport parfait avec eux-mêmes. Ce rapport n'est pas aussi complet avec un autre individu, et il peut arriver qu'ils ne s'en doutent pas.

Les principes que trente ans d'observations nous ont donnés, suffisent pour nous diriger dans l'application du Magnétisme; ils forment dès à présent un corps de doctrine. Si la première cause nous échappe, l'action est bien

connue, et nulle expérience ne combat ce que d'autres expériences ont paru établir. Il n'en est pas de même du somnambulisme. Il est donc important de recueillir des faits, de les comparer, et de ne pas nous presser d'en tirer des conséquences générales. Peut-être apercevrons-nous enfin le lien qui unit les divers phénomènes; peut-être le hasard nous procurera la connaissance d'un de ces faits fondamentaux qui peuvent servir de base à une théorie. Mais nous sommes encore éloignés de ce moment, et, en attendant qu'il arrive, nous devons avouer notre ignorance, et reconnaître les bornes que nous ne pouvons franchir.

Je ne conclus pas de là qu'on ne doit point consulter les somnambules; je sais qu'on peut obtenir d'eux beaucoup de lumières, et qu'ils ont ordinairement de la prudence et de la circonspection. Je dis seulement qu'ils ne sont pas infaillibles, et qu'on ne doit s'abandonner entièrement à eux qu'autant que le traitement qu'ils conseillent ne contrarie pas directement les indications de la médecine, et ne présente aucun danger.

Nous touchons à l'époque où personne ne contestera plus les effets du Magnétisme. Un grand nombre de médecins les ont observés en France et en Allemagne, et les expériences

se multiplient à tel point, qu'il ne faut nullement s'inquiéter d'accélérer le moment de la conviction générale. Ce qui est essentiel aujourd'hui, c'est de calmer l'enthousiasme, de combattre l'exagération ; c'est d'empêcher qu'on ne regarde le Magnétisme comme un remède universel, et qu'on n'accorde une confiance aveugle aux somnambules; car cette confiance a plusieurs fois eu des suites fâcheuses ; c'est enfin de faire sentir que l'emploi d'un moyen très-salutaire en lui-même, mais aussi très-actif et très-puissant, exige quelques précautions bien connues, et que si par légèreté ou par imprudence on néglige ces précautions, on s'expose aux inconvéniens les plus graves. Le Magnétisme est un remède de famille, une médecine de charité; il peut encore être pratiqué par quelques gens de bien, et dans une société d'amis; mais il n'est pas sans danger dans les traitemens publics; on peut en abuser dans les traitemens particuliers, et il est du nombre des choses dont l'utilité dépend des intentions, de la sagesse et des lumières de ceux qui en font usage.

DELEUZE.